

**Extrait de « Le premier homme » Albert Camus ( Gallimard-1994)**

Jacques, le narrateur et son camarade Pierre, ont été reçus au concours des bourses et sont admis au lycée : un nouveau monde s'ouvre à eux , celui des livres...

*« Mais, à peu près au moment où ils entraient au lycée, on installa une bibliothèque municipale dans le quartier, à mi-chemin de la rue où habitait Jacques et des hauteurs où commençaient des quartiers plus distingués avec des villas entourées de petits jardins (...)*

*Elle ouvrait trois fois par semaine, dont le jeudi, le soir après les heures de travail et le jeudi toute la matinée. Une jeune institutrice, de physique assez ingrat, et qui donnait gratuitement quelques heures de son temps à cette bibliothèque, était assise derrière une assez large table de bois blanc et tenait les livres de prêt. (...)*

*La bibliothèque comprenait une majorité de romans, mais beaucoup étaient interdits aux moins de quinze ans et rangés à part . Et la méthode purement intuitive des deux enfants ne faisait pas un vrai choix parmi ceux qui restaient. Mais le hasard n'est pas le plus mauvais aux choses de la culture, et, dévorant tout pêle-mêle, les deux goinfres avalaient en même temps le meilleur et le pire, sans se soucier d'ailleurs de rien retenir, et ne retenant à peu près rien en effet, qu'une étrange et puissante émotion qui, à travers les semaines, les mois et les années, faisait naître et grandir en eux tout un univers d'images et de souvenirs irréductibles à la réalité où ils vivaient tous les jours, mais certainement non moins présents pour ces enfants ardents qui vivaient leurs rêves aussi violemment que leur vie.*

*Ce que contenaient ces livres au fond importait peu. Ce qui importait était ce qu'ils ressentaient d'abord en entrant dans la bibliothèque, où ils ne voyaient pas les murs de livres noirs mais un espace et des horizons multiples qui, dès le pas de la porte, les enlevaient à la vie étroite du quartier. Puis venait le moment où, munis chacun des deux livres auxquels ils avaient droit, les serrant étroitement du coude contre leur flanc, ils se glissaient dans le boulevard obscur à cette heure, écrasant sous leurs pieds les boules des grands platanes et supputant les délices qu'ils allaient pouvoir tirer de leurs livres, les comparant déjà à celles de la semaine passée, jusqu'à ce que, parvenus dans la rue principale, ils commençaient de les ouvrir sous la lumière incertaine du premier réverbère pour y glaner quelque phrase (par ex. « il était d'une vigueur peu commune ») qui les renforcerait dans leur joyeux et avide espoir. Ils se quittaient rapidement et courraient vers la salle à manger pour étaler le livre sur la toile cirée, sous la lumière de la lampe à pétrole. Une forte odeur de colle montait de la reliure grossière qui râpait en même temps les doigts.*

*(... ) Ils n'avaient que faire du raffinement, ils ne connaissaient rien et voulaient tout savoir. Il importait peu que le livre fût mal écrit et grossièrement composé, pourvu qu'il fût clairement écrit et plein de vie violente ; ces livres-là, et eux seuls, leur donnaient leur pâté de rêves, sur lesquels ils pouvaient ensuite dormir lourdement.*